

« AVEC UN BRIN

DE

MIMOSA ... »

C'était Mardi Gras. La pénombre plongeait déjà le Grand Canal dans sa léthargie crépusculaire lorsqu'une rare gondole dont le falot vacillait au remous des vaguelettes accosta au pied du petit escalier de bois qui permettait d'accéder dans l'hôtel da Mosto. Une personne en descendit et il eût été bien difficile de dire s'il s'agissait d'une jeune fille, d'une dame, d'un jeune homme ou même d'un vieillard car elle portait une longue cape de soie dorée et son visage était dissimulé sous un masque noir, la muta, qui dissimulait le visage des dames, ne permettait guère d'en deviner les sentiments et était l'apanage de ces dames venues au bal masqué dans l'intention de séduire quelque jeune homme fortuné de la Sérénissime. Toutefois, cette quête d'un soupirant n'était guère aisée car, en ce moment du carnaval, chacun taisait son identité et les conjectures les plus farfelues répondaient aux interrogations de ces gens costumés qui se succédaient dans la vaste salle de cet hôtel pour prendre part au bal masqué.

Quand cette inconnue entra dans la salle, elle prit dessous sa cape un brin de mimosa qu'il n'était guère habituel d'arborer un soir de bal costumé. S'interrogeant quant au brin de mimosa qu'elle venait d'accrocher à sa longue robe de velours, pour signaler sa présence à un quelconque danseur, l'on trouva malséant de vouloir ainsi se faire reconnaître alors que ce bal devait être l'occasion de devenir l'inconnue d'un soir. En ce bal costumé, les classes sociales disparaissaient sous les masques, hommes et femmes se confondaient, et d'étranges couples pouvaient se former. à l'insu des participants eux-mêmes. Dès lors, chacun observa les faits et gestes de cette intruse mais personne ne semblait répondre à cet appel à peine discret.

Un maître à danser en habit d'Arlequin agita une canne rutilante afin d'inviter les danseuses ou danseurs à se mettre en couples avec tous les doutes que cela comportait et des musiciens, tous revêtus de l'habit traditionnel de Pierrot, jouèrent de leurs mandolines quelques notes d'une musique baroque et une forlane endiablée grisa la salle de danse. La personne au mimosa, inexistante derrière sa moretta, fit mine d'être déjà lasse et bouda cette danse. Un Sganarelle d'un soir usa de pantomimes pour attirer l'attention de cette danseuse par trop taciturne et chacun de s'esclaffer lorsque le hasard de cette danse les amenait tout près de cette intruse. Il y eut même le médecin de la peste, dont l'habit était peu prisé à Venise, qui approcha son nez protubérant de la muta de cette étrange danseuse et se mit à tousser très fort pour décontenancer notre inconnue. Toujours impassible derrière son masque, cette personne se glissa vers une large baie vitrée entrouverte et donnant sur le Grand Canal et observa dans la nuit cette illustre artère vénitienne comme si quelqu'un devait s'y trouver tantôt. Désirait-elle épier quelqu'un? L'on craignait qu'elle eût de mauvaises intentions car les masques vénitiens servaient fréquemment à de quelconques malfrats pour accomplir leurs forfaits en toute discrétion et même

impunité. Il eût été inconvenant d'exiger de cette personne qu'elle ôtât son masque et chacun essaya d'oublier sa présence dans l'ivresse de ce bal masqué.

Il était de coutume qu'une entraînante farandole contraignît tous les participants à se tenir par la main et à décrire de rapides festons tant dans la salle que dans les autres pièces de l'hôtel. C'était l'occasion de gros rires lorsque quelque danseur un peu gauche trébuchait en chemin ou que quelque dame ou fausse dame vêtue telle une courtisane s'empêtrait dans sa longue robe de taffetas, rompant malgré elle cet insolite cortège et dont le regard, heureusement à l'abri de leur masque, devait alors rougir de confusion sans que nul n'en sût rien.

Cette fois, l'étrange invitée ne pouvait échapper à la danse. Une danseuse, portant la traditionnelle bauta, ce large manteau noir tombant sur les épaules, souleva un peu son tricorne de feutre en signe de déférence et s'approcha de cette mystérieuse dame. Soudain, lorsqu'elle lui saisit la main gauche pour l'introduire en cette farandole, cette inconnue eut un mouvement de recul et poussa un cri de douleur sans se défaire nullement de sa moretta et que l'on devinât la raison de cette plainte soudaine. Confuse d'avoir provoqué maladroitement cette souffrance, la dame à la bauta, écartant un peu de son visage ce loup de satin noir qu'elle tenait d'une main, murmura à notre inconnue :

\_ « Noble Dame, vous aurais-je fait mal ?...Vous m'en voyez désolée»

L'inconnue lui susurra à son tour :

\_ « Ce n'est rien, belle inconnue ».

Malgré la faible tonalité de cette réplique, la dame à la bauta crut deviner une voix féminine. Ce cri de douleur avait engendré chez elle un pressentiment.

Tandis que la farandole devenait de plus en plus légère, rapide, bruyante, la dame à la bauta vit rougir soudainement le gant blanc de l'inconnue. Elle ne put retenir un cri d'horreur et rompit aussitôt la chaîne des danseurs qui ne remarquèrent pas en cet instant le sang qui s'écoulait de la cape de cette étrange danseuse qui tenta de dissimuler son bras sous sa cape. Cette impassible inconnue continua de danser malgré le sang qui perlait au revers de sa manche. Epouvantée, la dame à la bauta s'était tapie dans un angle de la salle et pria discrètement à l'aide d'un chapelet qu'elle ne quittait jamais, surtout en cette période libertine de carnaval.

Les danseurs vivaient si intensément ce moment d'ivresse qu'ils étaient

indifférents aux événements concomitants. La pauvre dame à la bauta le savait bien et clamait en vain son effroi. Quant aux musiciens, on eût dit qu'ils jouaient encore plus fort afin de couvrir quelque supplique. Escarpins ou ballerines, fussent-ils de serge ou de vair, effleuraient à l'insu des danseurs les traces de sang qui souillaient le parquet verni. Comme s'ils étaient envoûtés, ces danseurs ne baissaient jamais la tête et nul ne remarquait les gouttes de sang qui tombaient de la manche de l'inconnue. Celle-ci feignait de ne point souffrir. La farandole s'acheva et personne ne fut intrigué par le sol maculé de sang car les regards furent attirés par l'arrivée d'une retardataire. Elle était vêtue telle Cassandra. Un brin de mimosa dépassait légèrement de la large manche de son habit. En apercevant ce brin de mimosa, chacun supposa aussitôt que cette arrivante était la personne attendue par notre inconnue au mimosa. On la vit en effet se diriger aussitôt vers cette dernière qui se mit en évidence près de la baie vitrée. Alors, leurs capes se frôlèrent, un énorme cri retentit, la fausse Cassandra s'affaissa et l'inconnue, profitant de la stupéfaction générale ouvrit grande la fenêtre avec l'intention de plonger, sans doute, dans le Grand Canal, mais, lorsqu'elle s'agrippa à la balustrade, l'un des musiciens, un innocent Pierrot, retint son bras et déchira la manche de son habit. La main sanguinolente de la meurtrière apparut alors et l'on constata que deux de ses doigts tuméfiés et pendants étaient cause de ce saignement continu. Cet individu se débattit rageusement et repoussa si fortement le musicien que celui-ci chuta lourdement sur le parquet. Son corps étendu ralentit l'empressement des danseurs qui voulaient empêcher la meurtrière de fuir et cette dernière parvint à sauter dans le Grand Canal sans que son masque ne fût ôté et que son identité ne fût révélée. Quant à la victime poignardée, elle agonisait dans cette salle de bal. Ayant ôté son masque, le doge lui-même incita les plus courageux à rechercher la meurtrière dans la Cité. L'on retira sous les effrois d'une jeune danseuse le masque de la victime mais personne ne semblait la connaître. Son visage avait le macabre rictus de la mort mais l'on devinait encore un teint basané, un nez propre à celui des Orientaux. Elle ne semblait guère être une Vénitienne. Que faisait-elle en ce lieu, en ce soir ? Sans doute ce brin de mimosa avait-il permis à son meurtrier de la reconnaître mais pourquoi donc avait-elle justement mentionné sa présence à celle ou celui qui voulait l'assassiner ?

La meurtrière disparut dans la nuit malgré les poursuivants. Tandis que l'on déplorait cette fuite, le faux médecin de la peste, sans même délaisser son masque volumineux, approcha sa tête de la victime étendue à même le parquet et se permit de soulever un pan de son manteau. Il aperçut alors, glissé dans une manche au rabat de dentelle, un éventail de soie garni de perles azurées. Entre deux lamelles, il découvrit un petit billet. Un arlequin, dont la voix nasillarde trahit l'identité s'empressa

de déplier ce billet sur lequel figuraient quelques mots écrits au fusain. Comme il avait fréquenté l'Université de Bologne, il eut vite constaté que ces mots étaient écrits dans la langue persane. Il déchiffra ce message et le lut aux danseurs qui écoutèrent avec tant de curiosité qu'ils semblaient en avoir oublié la pauvre victime gisant dans la salle. Cette indécence ne choqua que la dame à la bauta, elle qui avait remarqué la blessure de l'inconnue, la meurtrière, lors de la farandole. Sous leurs masques, ces gens semblaient avoir le droit d'être indifférents à toute chose, y compris à la mort. La salle de danse devint silencieuse telle une crypte et la traduction orale du message n'en fut que plus solennelle :

« Fadhiba, mon amour, je viendrai vous rejoindre cette nuit au bal masqué à l'hôtel da Mosto comme je le fis lors de notre première rencontre. N'ôtez jamais votre masque et signalez-moi votre présence par un petit brin de mimosa. Je ferai de même... »

Cette dame poignardée était donc venue en cachette, probablement à l'insu de son mari. Quant à l'assassin, il ne semblait pas qu'il fût un homme sous ce fallacieux costume. Le merveilleux cette fois côtoyait le nauséabond. La dame à la bauta rappela à chacun que la meurtrière était blessée et que sa blessure semblait récente. L'hypothèse d'une rixe devint probable. Le doge en déduisit aussitôt que l'épouse trompée aurait découvert en cachette le message inscrit sur l'éventail et qu'elle aurait arboré ce mimosa afin de faire croire à sa rivale qu'elle était l'amant qui l'attendait. Il était plausible qu'elle se fût battue avec son époux. Un danseur objecta néanmoins qu'il était surprenant que le mari ne fût pas venu à la hâte avertir sa maîtresse de la découverte de leur stratagème. Un autre argua qu'ayant grièvement blessé son épouse le mari se serait enfui hors de Venise, sans même songer à l'infortunée Fadhiba ?

Quelques jours plus tard, une partie de ces hypothèses fut corroborée par la découverte du corps d'un verrier de Murano dans son atelier. Un affrontement s'était effectivement produit et l'on avait retrouvé sur le sol un ciseau très tranchant, celui dont il avait entaillé la main de son épouse. Lui-même avait des traces de brûlures importantes sur son corps; une longue pince et un moule pour le verre en fusion semblaient avoir servi à son épouse au cours de ce sanglant combat. Il fallut attendre des années pour découvrir toute la vérité sur ce double meurtre. Lorsque Soeur Sarah mourut dans un couvent de Ravenne, la Mère Supérieure révéla aux autorités judiciaires que Soeur Sarah se nommait Fadhiba. Mariée de force, en Iran à un riche tanneur veuf de deux épouses, elle avait été rachetée contre un gros sac de ducats par un verrier vénitien qui en fit sa maîtresse et l'emmena à Padoue pour dissimuler son existence à son épouse.